

## LETTRES, THÉÂTRE, SCIENCES ET ARTS

La littérature française  
en Belgique

VIII

M. Hubert Krains

Je tiens M. Hubert Krains pour un des plus admirables écrivains, non seulement de la littérature française de Belgique, mais de la littérature française sans qualificatif. Qu'il n'ait pas chez nous la notoriété qu'il mérite, aucun doute. Et c'est tout pis pour nous et, du reste, fort regrettable.

Non que l'œuvre de M. Hubert Krains soit considérable. Elle ne se dénonce à l'attention ni par le nombre de volumes, ni par une variété saisissante de thèmes, ni par une affabulation particulièrement originale. Sa valeur, elle l'imprime à l'exac-titude minutieuse des analyses et à sa tonalité générale qui résultent ensemble de l'aigreur observation des mœurs et de la force ramassée des traits du dessin.

Depuis 1862 que, né à Waleffe, — d'où un de nos confrères de la presse quotidienne tira son élégant pseudonyme — M. Hubert Krains a débüté dans la nouvelle en 1891, c'est-à-dire, vers la trentaine, il ne compte guère dans son bagage littéraire qu'une demi-douzaine d'ouvrages. Et voilà, en un temps où chaque « moins de trente ans » en-tasse par grosses les uns sur les autres des livres écrits à la grosse, un fait assez caractéristique pour être souligné. Le cas n'est pas si commun d'un homme que ne paraît pas tourmenter cette fièvre de production qui sevit aujourd'hui comme une véritable épidémie.

Tous les quatre ou cinq ans, sauf un silence prolongé dans les années qui précédèrent la guerre, M. Hubert Krains, sans hâte, sans tapage, a publié un livre dont le sujet et la conduite de l'action se développent dans un sens uniforme, avec un désir toujours plus prononcé de perfection et un souci de la sobriété sans cesse plus affirmé. Nouvelles ou roman selon l'étendue, ses récits empruntent au pays wallon ses personnages de l'intrigue, leur décor, leur atmosphère et le goût secret de la mesure qui les lie, d'une manière étroite, aux courbes modérées, aux lignes souples et à la limpidité tranquille du paysage d'où semble naître l'essentiel de cette littérature et son efficacité.

\* \* \*

Que M. Hubert Krains ait pendant de longues années vécu en Suisse, il n'y paraît qu'accidentellement, çà et là, à quelques notations précises dans des pages écrites, sinon à la louange, du moins à l'explication des mœurs et habitudes du pays de Liège, de la Hesbaye et du Condroz. Ce sont : *Les bons Parents, les Histoires lunatiques, Amours rustiques, Le Pain noir, Figures du Pays et Mes Amis*, qui est de 1921. Peut-être n'a-t-il mieux vu les visages de la race et de la terre wallonne, à la faveur du souvenir opérant sur l'amas touffu des observations antérieures emmagasinées dans la mémoire et la vision, lorsqu'il était, à Berne, secrétaire de l'Union postale internationale. La sèche précision même avec laquelle il consigne et enregistre par le menu le résultat de sa sélection ne révèle-t-elle point aussi bien quelque chose des scrupules d'un fonctionnaire consciencieux ? Il est difficile, toute différenciation d'éléments établie — et encore ! — de ne point songer à la manière de M. Edouard Estaunié. Mais Flaubert ne serait-il pas aussi un des maîtres dont peut se réclamer M. Hubert Krains ?

\* \* \*

En tout cas, c'est un rustique. Il puise la matière de ses contes et de ses nouvelles en pleine réalité. Pas de fiction romanesque. La vie telle qu'elle est. La vie humble et rude des paysans. Et, parmi ceux-ci, les plus déshérités, les plus pauvres, les plus courbés sur leurs besognes ingrates, les plus pillés par le destin et meurtris par la fatalité : manœuvres, équipes d'outilleurs et d'arracheurs de betteraves, servantes, ouvrières agricoles, filles-mères, gens de peu ou de médiocres métiers, âmes primaires des gagne-petit qui mordent au dur quignon du pain ranci par leur sueur, sans autre idéal que de sustenter un corps aux grossiers instincts.

Contrairement à l'affirmation de Musset qui prétend « que nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert », les personnages de M. Hubert Krains, à cause d'une certaine infirmité morale et d'une lenteur native d'intelligence, souffrent et sont désespérés jusqu'à mourir, mais ils ne se connaissent pas davantage après l'épreuve. Et c'est pourquoi leur détresse est pitoyable et pathétique. Ainsi le vent le sombre pessimisme de l'auteur.

Ce pessimisme n'est pas absolu pourtant. Ni dans le *Pain noir*, qu'il ne faut hésiter à qualifier de chef-d'œuvre, ni dans les *Figures du Pays*, les êtres les plus indigents comme les plus dominés par les rigueurs du sort et l'inique loi du mal, ne laissent une impression pénible d'avilissement définitif ou de déchéance complaisante. Ils subsistent. Leur résignation, mieux que le repentir peut-être, les réhabilite. Parce que la douleur purifiée, une régénération s'accomplit en eux qui nous rend indulgents à leur misère morale.

En outre, la nature est là, mêlée à ces terribles drames et qui verse sur les plaies son sûr apaisement et qui insinue, dans les âmes bourrelées de colère, de haine, de rancune ou de regret, au berce-ment de son chant d'éternité, l'ensoufflement de la douleur et qui achemine à l'oubli. Les mor-nes silhouettes à la Callot sentent, par la volonté de l'auteur, le large souffle d'une nouvelle espérance à leur détresse.

Car l'impassibilité froide de l'observateur n'est qu'apparente devant le tragique quotidien. Elle est calculée sans doute pour aboutir à des effets d'un dramatique intense et d'une portée humaine si émouvante qu'elle semble ne devoir presque rien à la virtuosité, à l'éloquence, à la littérature même. Car elle se résout finalement dans une immense bonté latente qui descend du ciel sur la terre et enveloppe les cœurs de rêve et de poésie.

\* \* \*

« La nuit avançait. Les étoiles, après s'être allumées une à une, se multipliaient ; bientôt, elles remplirent tout le ciel de leur moisson d'or. Le faucheur ne battait plus sa faux. Les derniers bruits du soir moururent insensiblement. Puis, le silence fut complet et, sous le firmament illuminé, une grande paix s'éteignit, un calme profond et doux. ... Voilà, chez M. Hubert Krains, la manière descriptive. En peu de lignes un paysage se dessine et respire. Le style net, nerveux et concret, haché de menues phrases aux images juxtaposées, ne cède pas aux pompes du vocabulaire orné. Il est épreu, rugueux et simple comme les paysans qu'il exprime. Son rythme est haletant comme la sensation brusque ou l'émotion voilée qu'il contient. Et par là M. Hubert Krains s'avère un précurseur de nos méthodes nouvelles d'écrire.

Léon Bocquet.